

Cet article a paru à l'initiative de Philip Roth dans *The New Yorker* du 25 avril 2005, sous le titre, *Reflections, « I Got a Scheme! » The Words of Saul Bellow*.

La traduction française par Josée Kamoun a été publiée par les Editions Denoël en 2006 dans [Le Meilleur des Mondes](#) (n°2).

« J'ai une stratégie » - Saul Bellow par lui-même

En 1998, un après-midi d'été où j'étais venu rendre visite à Saul Bellow et à sa femme Janis dans leur maison de campagne du Vermont, j'ai proposé à Saul un entretien écrit complet sur l'œuvre de sa vie. Nous parlions depuis des heures sur sa terrasse, derrière la maison, avec d'autres amis qui avaient fait la route comme moi : l'écrivain roumain Norman Manea et sa femme Cella, qui est restauratrice d'art, ainsi que Ross Miller, écrivain et professeur. Notre quatuor s'arrangeait pour passer trois ou quatre jours dans le Vermont tous les étés, d'abord parce que nos visites faisaient à Saul un plaisir manifeste, et puis parce que nous aimions nous retrouver dans une auberge toute proche. La conversation était vive et animée, marquée par la clairvoyance des propos, essentiellement adressés à Saul, homme d'une curiosité encyclopédique pour qui écouter autrui était une affaire sérieuse ; nous nous y réjouissions fort des prodiges de la malignité humaine, le soir en particulier, quand nous allions nous attabler au restaurant favori des Bellow, où Saul se renversait pour rire à gorge déployée, comme un homme enchanté par tout ce qui l'entoure. A mesure qu'il avançait en âge — et en 1998 c'était un frêle vieillard de quatre-vingt-trois ans — notre pèlerinage prenait des allures de pieux rituel.

Rentré chez moi, je l'appelai pour lui soumettre les modalités de notre entretien, à supposer que l'idée l'intéresse toujours : j'allais relire ses livres (certains, comme *Augie March* ou *Herzog*, pour la troisième voire la quatrième fois) et je lui ferais parvenir mes réflexions sous forme de questions circonstanciées, auxquelles il répondrait aussi longuement qu'il le souhaiterait. Seulement voilà, nous n'avons jamais vraiment dépassé le commencement, malgré le bon vouloir de Saul et mes sollicitations répétées,

Je lui écrivais ou lui téléphonais, au bout de quelques mois des feuillets m'arrivaient par courrier ou par fax, et puis des mois passaient de nouveau sans un mot ; de sorte que malgré une visite d'une semaine chez lui à Boston, en décembre, où nous avons consacré plusieurs heures par jour à parler de ses romans dans l'espoir de titiller sa mémoire et son appétit le projet périclita, et que je dus, bien malgré moi, l'en tenir quitte. Avec le temps, j'étoffai mes réflexions pour en faire un essai sur son œuvre, et j'archivai les pages qu'il m'avait envoyées de manière sporadique au cours des deux ans et demi où j'avais tenté de ranimer la flamme de cet entretien.

Et voilà que, récemment, j'ai eu envie de relire ces feuillets. On les trouvera ici tels quels, sans coupure ni correction de ma part ; les phrases comme les souvenirs de Saul y sont livrés à la lecture, mes seuls ajouts entre crochets sont destinés à clarifier les allusions. Il s'agit surtout des premiers romans, *Les Aventures d'Augie Marché Au jour le jour* et *Le Faiseur de pluie*, publiés entre 1953 et 1959. Nous ne sommes jamais allés plus loin. La plupart des fragments portent sur *Augie March*, quand ce ne sont pas des souvenirs, de son enfance à Chicago ou de son séjour à Paris, en 1948 ; on verra qu'il lui arrive d'oublier avoir déjà répondu à mes questions sur *Augie*, moyennant quoi il se met à développer une nouvelle idée avec une précision enthousiaste, non sans reprendre parfois les détails et la teneur de ses précédentes réponses. Les pages sur *Au jour le jour* me sont parvenues en mai 2000, et celles sur *Le Faiseur de pluie* quelques mois plus tard — et puis plus rien.

Il est dommage que je n'aie pu l'engager à poursuivre sur *Herzog*, *La Planète de Mr. Sammler* ; *Le Don de Humboldt* et *L'Hiver du doyen* comme je l'avais souhaité, mais voilà, se pencher sur sa propre réussite ne l'intéressait plus assez. Et puis il était en train d'écrire *Ravelstein*, ce qui ne lui laissait guère d'énergie ou de concentration pour cette quête rétrospective. Oui, c'est bien dommage, parce dans ses remarques sur les romans des années cinquante, l'esprit s'allie à la mémoire de façon singulièrement bellowsque ; elles se lisent comme l'ouverture de l'autobiographie d'un écrivain âgé, imprévue, impromptue, mais qui, dans son intensité et son charme évocateur, n'a rien à envier aux mémoires posthumes de Hemingway, ses adieux au monde publiés sous le titre *Paris est une fête*.

Philip Roth